

"Est-ce la fin de la Guerre froide?" dans Die Welt (23 juillet 1955)

Légende: Le 23 juillet 1955, commentant la clôture de la conférence des quatre puissances réunies à Genève, le quotidien allemand Die Welt analyse le nouveau dialogue qui s'est instauré entre l'Est et l'Ouest et relate le déroulement des pourparlers.

Source: Die Welt. Unabhängige Tageszeitung. Hrsg. SCHULTE, Heinrich ; Herausgeber ZEHRER, Hans. 23.07.1955, n° 169; 10. Jg. Hamburg: Die Welt. "Ist der Kalte Krieg beendet?", auteur:Wirsing, Giselher , p. 3.

Copyright: (c) Traduction CVCE.EU by UNI.LU

Tous droits de reproduction, de communication au public, d'adaptation, de distribution ou de rediffusion, via Internet, un réseau interne ou tout autre moyen, strictement réservés pour tous pays.

Consultez l'avertissement juridique et les conditions d'utilisation du site.

URL:

http://www.cvce.eu/obj/est_ce_la_fin_de_la_guerre_froide_dans_die_welt_23_juill_et_1955-fr-8eb4ba7e-7b50-4e6c-bc1f-d90f0bc386bo.html



Date de dernière mise à jour: 06/07/2016

Après cinq jours de conférence à Genève:

Est-ce la fin de la Guerre froide?

Aucun problème n'a été résolu; mais la méfiance, qui avait longtemps empoisonné toutes les démarches des grandes puissances, a disparu.

De notre correspondant spécial

Genève, le 22 juillet

Un changement de climat est intervenu dans les relations entre les grandes puissances. Mais les formations géologiques sur lesquelles se fondent ces grandes puissances demeurent inchangées. Voilà le résultat des discussions de Genève.

Les propos virulents et la bordée d'injures qui avaient donné le ton à la Conférence de Berlin ont fait place à la politesse et à une courtoisie appuyée. Le chroniqueur de cette conférence n'a eu à signaler aucun incident jusqu'à vendredi. Nul n'a dérogé à son rôle; il faut dire que l'organisation même de la conférence n'en donnait pas l'occasion. Les différents points de vue ont été comparés, mais aucune des trois grandes questions, à savoir l'Allemagne, la sécurité et le désarmement, n'a fait l'objet de discussions enflammées. La courtoisie s'est appliquée à la procédure et non à la substance.

Est-il exagéré de dire que la Guerre froide a pris fin à Genève? Tous les problèmes restent posés. Ce que nous avons vécu à Genève n'était donc certainement pas encore une conférence de la paix, mais uniquement l'amorce d'une telle conférence. Mais une chose est claire maintenant: personne ne déclenchera une guerre à cause des problèmes subsistants. On s'est regardé droit dans les yeux et cela a fait disparaître une grande partie de cette méfiance qui avait si longtemps empoisonné toutes les démarches des grandes puissances.

Tous des grands-pères

Les acteurs principaux étaient tous grands-pères et l'on raconte ici qu'ils s'entretenaient de préférence sur leurs enfants et leurs petits-enfants. Le mariage de la fille de Joukov fut érigé en symbole de cette rencontre entre messieurs d'un certain âge ayant tous derrière eux les années de *Sturm und Drang*, y compris les Russes, et surtout les Russes d'ailleurs. Il était peut-être rassurant pour Eisenhower de découvrir en Boulganine et en Joukov des fonctionnaires posés, civils et militaires, dont les idées sont souvent aussi diamétralement opposées que celles de fonctionnaires américains de même rang. Le thème de l'Internationale communiste, abordé par Eisenhower le premier jour de la conférence, n'a pas fait l'objet de débats publics approfondis. Mais tout dans l'attitude des Russes voulait prouver qu'il s'agit là de temps révolus, que la révolution est de l'histoire ancienne, que l'empire des tsars a été réformé et remodelé de fond en comble et qu'il s'agit maintenant de poursuivre les efforts à un autre niveau, pour reconstruire la vieille Russie.

Les relations personnelles ont donc dominé la conférence. Leurs limites apparaissaient chaque fois que les vrais intérêts des grandes puissances entraient en jeu. Les questions de politique militaire, c'est-à-dire les questions de pouvoir, ont pris au fil des jours le devant de la scène. Elles étaient cependant généralement formulées de manière négative, ce qui est apparu clairement jeudi soir lorsqu'on eut sous les yeux quatre propositions de désarmement qui renchérisaient l'une sur l'autre.

Les objectifs des Russes

Eisenhower et Boulganine quitteront Genève convaincus que la guerre, la guerre atomique surtout, n'est plus un moyen politique pour les deux superpuissances. Mais les questions de pouvoir et d'influence ne sont pas résolues pour autant, et l'équilibre entre les puissances n'est pas encore stabilisé non plus.

Les objectifs des Russes se sont clairement dessinés. Ils veulent le statu quo en Europe, autrement dit, pour

l'instant, une Allemagne divisée et la reconnaissance de la région satellite telle qu'elle existe actuellement. Ils veulent en outre le retrait des Américains de l'Europe, ce qui équivaldrait à la dissolution de l'OTAN.

Une clé de répartition

Pour cela, les Russes sont prêts à réduire leurs forces armées, mais selon une clé de répartition qui assurerait à la Russie l'hégémonie militaire absolue en Europe. Ils proposent d'atténuer les menaces qui continueraient ainsi à peser sur l'Europe de l'Ouest par des pactes de non-agression et un système de sécurité.

C'est ce qui a décidé Eisenhower à faire, au quatrième jour de la conférence, une proposition aux accents quelque peu mélodramatiques, aux termes de laquelle les grandes puissances se remettraient mutuellement une liste complète de leurs installations militaires et autoriseraient des prises de vues aériennes de leurs territoires respectifs, levant ainsi le voile sur leurs secrets militaires. La discussion a pris alors une tournure quelque peu irréaliste également du côté ouest, comme elle l'avait déjà fait du côté est, avec les propositions visant à dissoudre l'OTAN.

Différents courants

On a pu observer à Genève que la politique américaine est animée par des courants très différents, dont l'intensité varie et qui se recourent. Pour Dulles, l'inflexibilité des Russes confirme sa conviction que le «nouveau style» de la politique étrangère soviétique ne concerne que la forme. A cela s'oppose la thèse, attribuée à l'ambassadeur Bohlen, qu'au Kremlin les structures du pouvoir sont encore tellement instables que Khrouchtchev a besoin d'un succès rapide. Un troisième courant, enfin, est représenté par le journaliste Walter Lippman qui, dans un article très remarqué, critique ouvertement l'idée d'associer un pacte sur la sécurité en Europe à la question de la réunification et qui exige que «les États-Unis concluent un accord de sécurité avec l'Union soviétique avant que l'Allemagne, devenue militairement puissante, ne s'entende directement avec les Russes.»

Durant toute la conférence, les observateurs allemands – hôtes invisibles de la manifestation – étaient pris sous de violents feux croisés. Dès qu'il fut clair que les Russes resteraient les bras croisés et n'aborderaient pas la question allemande, on se demanda si les trois chefs de gouvernement occidentaux pourraient néanmoins faire aux Soviétiques des concessions sur d'autres terrains. Le danger s'est précisé à l'idée de voir, dans cette atmosphère généralement sereine, les Allemands jouer les trouble-fête en brisant l'harmonie générale avec leur souhait impérieux de réunification.

Tout est très étrange. Nous étions assis côte à côte dans la salle de presse et nous discutions entre nous en faisant cliqueter nos machines. Et pourtant, certains aiguisaient leurs armes. Ainsi, un neutraliste notoire a affirmé dans le *Tat* de Zurich qu'Adenauer avait désormais tiré la mauvaise carte. Quant au *Monde*, il est même allé jusqu'à conclure qu'Adenauer n'était qu'un politicien de la Guerre froide.

Ces propos, et ils étaient nombreux, se rattachaient à une remarque fortuite déjà évoquée d'Eisenhower, et ils ont redoublé lorsque Eden a demandé jeudi soir, dans sa proposition de désarmement, une inspection mutuelle des troupes, en faisant allusion, manifestement, à la ligne de l'Elbe, qui constitue actuellement la démarcation entre l'Est et l'Ouest.

Il s'ensuivit une de ces guerres des nerfs typiques de toutes les grandes conférences internationales. En effet, tandis que certains journaux européens célébraient déjà la fin de la Guerre froide et laissaient entendre vaguement que la paix se faisait sur le dos de l'Allemagne, la véritable bataille se déroulait non plus dans la grande salle de conseil des chefs de gouvernement, mais dans la salle de réunion des ministres des Affaires étrangères. Là le combat a été rude, et il ne se terminera qu'avec la publication du communiqué, samedi soir, juste avant le départ d'Eisenhower.

Depuis mercredi, Dulles, Pinay et MacMillan tentent de faire comprendre à Molotov, leur interlocuteur de longue date, que l'Ouest ne peut rien faire, ou presque, dans la question de la sécurité si aucune mesure n'est prise, simultanément, pour rendre possible la réunification. L'ambiance euphorique, si symbolique de cette

conférence, l'ambiance de «conférence du sourire», ne s'est pas communiquée à la salle de réunion des ministres des Affaires étrangères. Là, on a discuté avec acharnement, comme toujours lorsqu'on était en face de Molotov.

Bras de fer

L'intention des Russes était de refuser toute collaboration sur la question allemande, du moins tant qu'Adenauer ne se serait pas rendu à Moscou. Dans leur propre intérêt, les puissances occidentales devaient quant à elles s'opposer à ce que Moscou se pose en seule et unique instance compétente en matière de réunification. Afin de ne pas perturber le climat serein de la rencontre de Genève, les responsables des services de presse des chefs de gouvernement n'ont pas mentionné, dans les conférences de presse qu'ils donnaient chaque soir, les parties de bras de fer auxquelles se livraient les ministres des Affaires étrangères en coulisse. L'image réelle de cette rencontre de Genève n'apparaîtra cependant clairement que lorsque les détails de cette lutte acharnée seront connus. Au moment où ces lignes sont télégraphiées, l'issue en est encore incertaine. Une chose est sûre cependant: rien ne fera céder les puissances occidentales dans leur volonté de placer la question allemande au cœur des discussions de la prochaine conférence des ministres des Affaires étrangères, car c'est d'elle que dépendra tout progrès en matière de sécurité.

Des nombreuses déclarations faites par les Russes à Genève, on pourrait conclure que les hommes de Moscou envisagent pour l'Allemagne un statut analogue à celui de la Finlande: une indépendance formelle, pas de régime communiste et pas de liens formels ni avec le bloc oriental ni avec le bloc occidental. Jamais l'Ouest n'acceptera une telle solution, Cela, on peut d'ores et déjà l'affirmer avec force, même si la conférence n'est pas encore achevée!

Si, d'ici samedi, on parvient à un accord pour la poursuite des discussions sur la question allemande (et nous ne pensons pas à un retour de manivelle des Russes sur la question à la dernière minute), il y a tout lieu de croire que les négociations sur la réunification reprendront encore avant la fin de l'année.

Là sont les limites

Nous savons maintenant assez précisément ce qui attend Adenauer à Moscou. On tentera de gagner le chancelier à l'idée du statu quo. À Genève non plus on n'a donc pas réussi à rompre le cercle infernal dans lequel est pris le sort des Allemands. Nous nous heurtons ici aux limites de ces rencontres, si fortement marquées par l'ambiance du moment. Toutefois, la conférence n'a pas aggravé la situation de l'Allemagne. La Guerre froide a imposé le statu quo de l'Allemagne divisée. La détente maintient, provisoirement, ce statu quo, mais elle nous laisse espérer que les peuples veulent plus qu'un sympathique cocktail pour chefs de gouvernement. Mais pour qu'il y ait un plus, il faut d'abord éliminer le principal foyer de tensions en Europe.

Giselher Wirsing